Exposition : Qui est mon enseignant·e ? A la découverte des trajectoires plurielles

Auto-analyse sociologique

"Ma mère valorisait la réussite minimale ; mon père exigeait beaucoup sans valoriser réellement l'effort ou le succès. Cette ambiguïté a pu renforcer chez moi une forme de discrétion vis-à-vis de mes ambitions ou de mes difficultés."

1. **Partie 1 : Reproduction sociale et trajectoire scolaire_Bourdieu & Passeron**

En analysant mon parcours scolaire à travers les théories de Bourdieu et Passeron sur la reproduction sociale, je prends conscience de la façon dont les inégalités sociales se sont inscrites dans ma propre histoire et ont, souvent sans que je ne m'en rende compte, influencé mes choix ainsi que ma relation à l'école.

Mon appartenance sociale et le contexte familial

Pour commencer, je me considère issue d'un milieu de classe moyenne, mais avec un niveau de vie très modeste. Ma mère est assistante en horlogerie dans une entreprise, tandis que mon père est technicien en électricité. Cette double activité professionnelle garantissait une certaine stabilité matérielle, mais sans excès : partir en vacances était difficilement envisageable et je n'ai que très peu eu l'occasion de pratiquer des activités extrascolaires payantes. Les loisirs se résumaient souvent à jouer dehors avec les amis, regarder la télévision ou passer du temps sur les jeux vidéo. Quant aux sorties en famille, elles étaient rares.. Ce contexte a façonné mon regard sur ce qui était "possible" ou "normal" pour moi, tout en limitant certaines ouvertures.

Les capitaux familiaux et leur influence

D'un point de vue des capitaux, au sens de Bourdieu, je dirais que le capital économique de ma famille était restreint. Il n'y avait pas de marge pour financer des voyages, des sorties culturelles ou des activités en famille. Le capital culturel était également limité : la maison ne regorgeait pas de livres, les discussions à table ne portaient pas sur l'actualité, et la culture "savante" occupait peu de place dans notre quotidien. Quant au capital social, il se restreignait au cercle familial et amical : mes parents ne connaissaient personne dans le monde de l'éducation. Ce n'est que récemment, avec l'arrivée de mon beau-frère éducateur social et d'autres membres de sa famille impliqués dans le secteur social, que j'ai eu accès à un réseau plus large, mais trop tard pour influencer mes premières orientations.

L'influence de ces différents capitaux a été déterminante dans mon parcours. Faute de repères, de conseils avisés ou de modèles à suivre, mon cheminement scolaire s'est construit "au feeling", avec une tendance à m'autolimiter à ce qui me semblait accessible ou attendu pour moi. Par exemple, il ne me serait jamais venu à l'esprit de postuler à certaines filières "prestigieuses" ou de viser des cursus jugés réservés à d'autres milieux.

Le rapport de mes parents à l'école et à ma scolarité

En ce qui concerne le rapport de mes parents à l'école, il était marqué par une certaine distance. Aucun d'eux n'a poursuivi d'études longues, et leur connaissance du système scolaire était superficielle. Cependant, un contraste notable existait dans leurs attentes. Ma mère, plutôt détachée, se montrait rapidement satisfaite de mes résultats, même

moyens. Mon père, en revanche, affichait des exigences très élevées, allant jusqu'à ne jamais être satisfait, même lorsque j'obtenais la note maximale. Cette posture paradoxale, exiger la perfection sans réellement s'intéresser à l'école, traduisait sans doute une volonté de réussite sociale "objective", parfois déconnectée de mes envies ou de mes besoins réels.

L'implication parentale dans mon parcours scolaire était donc limitée : peu d'aide pour les devoirs, peu de participation aux choix d'orientation, souvent par manque de temps ou de connaissances. J'ai ainsi été confrontée à une certaine autonomie forcée, qui m'a permis de développer des ressources propres, mais qui a aussi généré un sentiment de doute, de peur et d'incertitude lors de décisions importantes.

Les choix d'orientation et la question financière

Lors des moments clés d'orientation, la pression principale, surtout de la part de mon père, était de viser le "meilleur endroit", c'est-à-dire le parcours demandant le plus de points, peu importe mes goûts ou mes aspirations. L'idée était de "profiter" du système pour aller le plus haut possible socialement, sans toujours mesurer la réalité de ce que cela impliquait. Cette dynamique de valorisation de la réussite mesurée par des critères extérieurs a parfois accentué la difficulté à affirmer mes propres choix.

Par ailleurs, le facteur financier a joué un rôle concret : pour ne pas imposer à mes parents le poids des frais d'études, j'ai choisi de travailler une année avant de reprendre une formation. Cette décision relevait d'une volonté de préserver l'équilibre familial, mais elle a aussi montré les limites imposées par l'accès aux ressources économiques.

Le discours sur l'école à la maison et la question de l'auto-élimination

À la maison, l'école n'était ni valorisée ni critiquée : elle représentait avant tout une obligation. Ma mère valorisait la réussite minimale ; mon père exigeait beaucoup sans valoriser réellement l'effort ou le succès. Cette ambiguïté a pu renforcer chez moi une forme de discrétion vis-à-vis de mes ambitions ou de mes difficultés. Il m'est d'ailleurs arrivé de m'auto-éliminer de certaines filières ou opportunités, par manque de confiance ou par crainte de ne pas être "légitime" à ma place.

Le décalage social et le regard des enseignants

Tout au long de mon parcours, j'ai ressenti un décalage avec d'autres élèves, issus de milieux plus aisés : vacances à l'étranger, activités diverses, confiance à l'oral, accès à des réseaux... Autant de différences parfois invisibles, mais réelles, qui marquaient la frontière entre ce que je pouvais envisager ou non.

Enfin, le rapport aux enseignants a aussi joué un rôle dans la construction de mon identité scolaire. Parce que j'étais une élève très agitée et bavarde, malgré des facilités à apprendre, les enseignants avaient tendance à me coller une étiquette négative : lors des réunions de parents, c'était souvent mon comportement qui était pointé, plus que mes

compétences. Ce jugement était transmis à mes parents : mon père, très sévère, réagissait souvent durement, alors que ma mère cherchait à me protéger, parfois même de façon excessive. Ce double regard a nourri chez moi un sentiment d'être "mal comprise", mais aussi une ambivalence dans ma façon d'envisager l'école.

Partie 2 : Stigmatisation, norme et rapport au jugement_Goffman

En repensant à mon parcours scolaire en lien avec le concept de stigmaté proposé par Goffman, je réalise à quel point le regard des autres, la norme sociale et le jugement ont marqué mon expérience, tant à l'école qu'à la maison.

Stigmatisation vécue et conséquences

Tout au long de ma scolarité, mon comportement jugé "agité" a été au centre de l'attention des enseignants. Lors des passages d'années, ce trait était systématiquement relevé et finissait par biaiser la perception de mes compétences : on me réduisait à une élève turbulente, parfois sans tenir compte de mes réels acquis. En cours de mathématiques, par exemple, je me retrouvais régulièrement exclue de la classe, ce qui m'isolait encore davantage et compliquait mon suivi scolaire. Cette étiquette de "mauvais comportement" était renforcée par les réactions des autres élèves, qui riaient ou se montraient dérangés lorsque j'étais reprise, accentuant mon sentiment d'exclusion.

Impact sur la confiance et la participation

Avec le temps, j'ai développé une peur grandissante du jugement, au point de ne plus oser lever la main ou participer en classe, de crainte de mal faire ou d'être moquée. Présenter des exposés ou simplement prendre la parole devenait une véritable épreuve ; j'ai perdu toute confiance en moi à force de subir ce regard négatif. Cette perte de confiance s'est installée durablement, et il m'a fallu de nombreuses années pour commencer à la reconstruire.

Rapport à la norme et climat familial

À la maison, le rapport à la norme et à la réussite était également très présent. Mes parents prenaient souvent les "bons élèves" comme modèle, s'informant sur les meilleurs résultats de la classe et faisant de la performance scolaire la norme à atteindre. Par ailleurs, on me mettait en garde contre tout ce qui pouvait susciter les moqueries : "si tu fais ça, on va se moquer de toi". Cette pression constante a contribué à renforcer ma peur du jugement et à me pousser à vouloir passer inaperçue ou à me conformer au maximum pour éviter d'être "différente".

Rôle face à la stigmatisation

Ayant moi-même souffert de moqueries, notamment sur mon apparence physique, je n'ai jamais pris part à la stigmatisation des autres : au contraire, mon vécu m'a rendue particulièrement sensible à l'injustice. J'ai souvent eu un profond sentiment d'impuissance face aux situations injustes, n'arrivant pas à l'époque à m'imposer ou à défendre les autres, même quand j'en avais envie. Cela explique en partie mon rapport compliqué à la norme, que je perçois à la fois comme une protection et comme une source de souffrance.

Ouverture et conséquences sur mon engagement

Aujourd'hui, ce passé fait de moi quelqu'un de sensible, compréhensive et attentive aux situations de discrimination ou d'exclusion. J'essaie toujours de voir le bon chez les gens et de rester objective, refusant de juger les autres sur leur comportement ou leur apparence. Mon histoire me donne une envie profonde de lutter contre l'injustice : c'est l'une des raisons pour lesquelles je souhaite devenir enseignante, afin de créer un climat bienveillant dans ma classe et d'être attentive à tous les élèves, surtout à celles et ceux qui pourraient se sentir mis à l'écart ou "étiquetés".

Partie 3 : Expérience du genre et attentes normatives_Goffman

La réflexion sur l'arrangement des sexes proposée par Goffman m'a poussée à m'interroger sur l'influence de mon genre, de mon apparence et de ma sensibilité dans mon parcours scolaire et personnel.

Rapport à la norme de genre et vécu scolaire

En tant que fille, j'ai souvent ressenti une pression implicite à me conformer à certains critères "féminins" : être sage, attentive, appliquée, discrète. Mon tempérament naturel : dynamique, bavarde, spontanée, extravertie, détonnait avec ces attentes. Ce décalage était accentué par mon apparence physique : très grande, avec une carrure imposante souvent jugée "masculine". Pour cette raison, j'ai été la cible de nombreuses remarques, parfois blessantes.

Je me souviens particulièrement des cours de sport où la norme de genre était omniprésente. Les professeurs formaient les équipes en appelant d'abord les garçons : « un garçon par équipe ». Mais systématiquement, ils ajoutaient : « Zoé, toi aussi », comme si, malgré mon genre, je faisais naturellement partie des garçons à cause de mon gabarit et de mon attitude. Progressivement, même les élèves ont intégré ce réflexe et plaisantaient : « allez Zoé ! » à chaque fois qu'on choisissait les garçons.

Au début, ces remarques ne me touchaient pas beaucoup, mais à force de répétitions et d'effet de groupe, cela s'est banalisé ; j'ai fini par en rire à contre-cœur, pour donner le change, alors qu'en réalité, j'étais profondément blessée. J'ai longtemps détesté ma

taille, parce que, tout comme ma personnalité, elle me rendait très visible, alors que je rêvais parfois de passer inaperçue.

Contradiction, sensibilité et estime de soi

Ce que les autres voyaient, une fille énergique qui “prend de la place”, était en réalité très éloigné de ma vraie nature. À l’intérieur, je suis quelqu’un de doux, sensible et même susceptible. Le moindre mot ou la moindre remarque pouvait me toucher profondément, même si je faisais tout pour le cacher derrière un masque d’assurance ou d’humour.

Ce qui a été le plus difficile, c’est la contradiction permanente entre l’image que je donnais et ce que je ressentais. J’étais perçue comme agitée et bavarde, mais dès qu’il s’agissait de prendre la parole devant un groupe, je me faisais toute petite, essayant de disparaître pour éviter le jugement. Une remarque m’a particulièrement marquée : on m’a dit un jour que ma voix était “disproportionnée” par rapport à mon corps ; on attendait une voix forte et affirmée, alors que je parlais souvent doucement, par peur d’en faire “trop”. Je pouvais ajuster ma personnalité, mais pas mon physique, et cette contradiction a longtemps affecté ma confiance en moi.

Influence sur mes choix, le rapport aux métiers et la confiance

Au début de la HEP, lors de mon premier stage, le manque de confiance en moi était immense, même si, paradoxalement, j’avais l’air très sûre de moi à l’extérieur. Ma formatrice m’a même dit une fois : « Tu pars trop confiante avant tes leçons ». À la fin du stage, je lui ai avoué à quel point ce décalage entre mon apparence et mon ressenti m’avait touchée. Cela m’a montré combien il est facile de se tromper sur la réalité intérieure des gens.

Avec le temps, j’ai commencé à assumer qui je suis, notamment parce que j’ai vu que je pouvais être appréciée en étant 100% moi-même, même si cela n’a pas été le cas pendant des années.

Vers l’acceptation, l’engagement professionnel et des pratiques concrètes

Mon envie de devenir enseignante est directement liée à mon propre vécu. J’ai ressenti le besoin profond d’être, pour mes élèves, la personne que j’aurais aimé rencontrer pendant ma scolarité. Je veux être capable de remarquer, de soutenir et de valoriser les élèves qui vivent des difficultés ou qui se sentent différents, comme j’aurais voulu qu’on le fasse pour moi.

Ce qui m’anime, c’est la volonté de prendre en considération chaque élève, de repérer ceux qui, comme moi autrefois, risquent de se sentir mis à l’écart ou freinés dans leurs envies par des stéréotypes ou des jugements trop rapides.

Concrètement, voici les pistes pédagogiques qui guideront ma pratique :

Valoriser la diversité : Proposer des activités et des projets où chaque élève peut exprimer ses talents et ses centres d'intérêt, afin que chacun·e puisse se sentir reconnu·e et valorisé·e pour ce qu'il ou elle est.

Lutter contre les stéréotypes de genre : Présenter des modèles féminins et masculins variés dans mes supports, encourager chaque élève à explorer tous les domaines, et éviter les consignes ou commentaires genrés.

Encourager la prise de parole : Instaurer un climat bienveillant dans lequel chacun peut s'exprimer sans crainte du jugement, valoriser les efforts de participation et accompagner progressivement ceux qui sont en retrait.

Éviter les biais d'attribution : Prendre du recul face aux comportements, interroger le contexte, et ne jamais coller d'étiquette définitive à un élève, mais toujours chercher à comprendre ses besoins et ses ressources.

Développer l'empathie et la solidarité : Mettre en place des activités de coopération et des moments d'échanges sur la différence, l'écoute et la tolérance, afin de construire un groupe solidaire et respectueux.

Mon objectif sera ainsi d'ouvrir le champ des possibles à toutes et à tous, de faire de la diversité une force pour le groupe, et d'offrir à mes élèves le climat bienveillant et stimulant dont j'aurais moi-même eu besoin pour m'épanouir pleinement.